

ARÉDUC
présente

Le Mariage de Figaro

Ou

La Folle Journée

de Beaumarchais

J'aime ta joie parce qu'elle est folle
Ô BIZARRE SUITE D'ÉVÉNEMENTS !
Tu te rendrais sur la brune au jardin ?
De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne
traitées en mineures pour nos biens, punies en
majeures pour nos fautes !
Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donnés la peine de
naître et rien de plus. Il est assez effronté, mon petit projet !
Je ne sais plus ce que je suis, mais depuis quelque temps je sens
ma poitrine agitée **Cet autre maraud loge ici ? C'est une**
caverne ! Silence, donc, messieurs !
Tout ça m'a coûté un fier baiser sur la joue !... Que sait-on ? Il me le
rendra peut-être. *Croyez-vous que je ne l'entende pas, le procès ?*
Jouons-nous une comédie ?

Ecole normale supérieure, 45 rue d'Ulm, Paris V^e
Salle d'Expression Artistique
Samedi 6 Juin 2009, 20h
Dimanche 7 juin 2009, 20h30

Distribution

- Mise en scène Nicole Stankiewicz

- Acteurs (par ordre d'apparition) :
 - Figaro Jean-Baptiste Delmas
 - Suzanne Dorothée Cailloux
 - Marceline Laurette Truchot
 - Bartholo Roberto Teichner
 - Chérubin Grégoire Viterbo
 - Le Comte Florent Trocqueten
 - Bazile Camille Derboule
 - La Comtesse Diane Chamboduc de Saint-Pulgent
 - Fanchette Agnès Le Guen
 - Antonio Serge Trocqueten
 - Brid'oison Julien Chiappone-Luchesi
 - Double-Main Charles Viterbo

- Costumes Diane Chamboduc de Saint-Pulgent

- Régie Mathieu Cossutta

- Producteurs exécutifs Sylvain Bineau
Dorothée Cailloux
Diane Chamboduc de Saint-Pulgent

Avec le soutien de :

Service culturel des Étudiants de l'Université Paris IV – Sorbonne
Crédit Mutuel

Le Mariage de Figaro ou la fin d'un monde

Le Mariage de Figaro est donné pour la première fois en public (après de multiples péripéties et une représentation « privée » chez le duc de Fronsac, au château de Gennevilliers), le 27 avril 1784. La pièce forme le second volet de ce qui sera finalement une trilogie, ouverte en 1775 avec *Le Barbier de Séville*, et que termine, en février 1791, *L'Autre Tartuffe ou La Mère coupable*. Tout commence de façon légère, par une comédie encore marquée par l'héritage de la farce (un jeune seigneur, aidé de son industrieux valet, arrache à un barbon médecin sa jeune promise) – et s'achève dans le drame. Entre le premier coup frappé à la première du *Barbier* et celui qui précède le lever de rideau de *La Mère coupable*, la Révolution française a éclaté. Pour un genre aussi politique que le théâtre, et un théâtre éminemment politique comme celui de Beaumarchais, difficile de ne pas voir dans cette inflexion dramaturgique l'influence de l'Histoire. Celle-ci prête de moins en moins à rire, et au fur et mesure que le temps passe dans la trilogie, que les personnages vieillissent, le jeune seigneur devenant un vieil homme, sa jeune maîtresse une femme en deuil de son filleul, son jeune valet un homme grave, les événements se précipitent sur la foule qui se presse pour assister aux représentations, attirée autant par la réputation de l'auteur que par le parfum de scandale qui entoure chacune de ses œuvres...

Le Mariage est sans conteste la pièce maîtresse du triptyque, parce qu'elle contient ce qui fait le moteur des deux autres. Légère, elle l'est encore : « Tout finit par des chansons » dans le joyeux vaudeville final. Grave, elle l'est déjà, par les thèmes qu'elle embrasse. Les personnages ne sont plus seulement des emplois de théâtre, ils ont pris de l'épaisseur, des contours plus flous, plus mobiles, et incarnent, chacun à sa manière, un des fils qui se nouent dans cette période où l'Ancien régime exhale ses derniers souffles. Le Comte n'est plus le jeune premier livré à une passion que tout encourage et tout autorise : il est une incarnation du « grand seigneur méchant homme » ; son désir devient une prédation, d'autant plus inquiétante qu'il est le maître des lieux, le représentant d'une Loi qu'il cherche à détourner à son profit. La Comtesse est la « femme délaissée », à qui son aliénation conjugale devient insupportable, et qui va trouver en Marceline, une fausse duègne, le héraut de sa cause. Suzanne n'est pas la soubrette qu'impose le schéma comique traditionnel : objet de tous les désirs masculins, enviée par sa maîtresse, elle incarne, dans sa fraîcheur et sa légèreté, une fraction de la bourgeoisie qui se sent, dans la société verrouillée de l'Ancien régime, courtisée sans honneurs, indispensable sans reconnaissance... Figaro est au carrefour de ces nouvelles pistes qui s'offrent à l'exploration so-

ciale, et il figure leur incertitude. Son célèbre monologue en fait un personnage de roman, car, on le sait, les personnages de théâtre n'ont pas de passé, et c'est la « bizarre suite d'événements » qui a marqué sa vie que Figaro se remémore sur la scène.

Il serait naïf de prétendre que *Le Mariage* « annonce » en fanfare la Révolution française : en vérité, il la redoute, autant qu'il en dessine les contours. Avant tout, en ces années 1780, c'est le chaos : les valeurs en cour(s) ne sont plus que des symboles vides, mais qu'est-ce donc qui les remplacera ? Quelles solidarités fonderont la communauté sociale à naître ? Car enfin, si la société d'Ancien régime est divisée en ordres, ces ordres ne sont pas des classes sociales... Ils ne sont pas même des ordres, et l'on verra, quand enfin le feu est mis au poudre, des « bourgeois » réactionnaires, des aristocrates qui renonceront dans une superbe et folle exaltation à leurs privilèges, la nuit du 4 août.

Quand un système politique est déjà mort, et que de toutes parts des insurrections, des doutes, de fausses certitudes ponctuent la nuit sociale, ne nous y trompons pas : le sentiment qui domine est celui de l'inquiétude. *Le Mariage* s'achève dans la nuit d'un parc où règne la plus grande confusion. Qui aime qui ? Qui est qui ? Qui sont les maîtres, où sont les valets ? Les flux se croisent, des flux de désir... Mais ceux-ci sont, on le sait, inassignables. Un personnage incarne cette libido sans visage : Chérubin, le jeune page, qui n'est plus un enfant mais pas encore un adulte, jeune homme déguisé en femme, électron libre qui relie tous les points de cette toile complexe – personnage lourd de promesses, mais à qui l'on annonce le pire... Dans cette nuit baroque, tout est simulacre : les mœurs, la justice, la politique, la diplomatie, les identités sociales ou sexuelles.

On l'a compris, cette nuit d'orages avant des lendemains inconnus, cette société en crise où l'on sent bien que quelque chose est à venir, mais où il semble pourtant que l'on ne puisse faire autre chose que battre inlassablement des cartes mille fois rebattues, c'est une période qui ressemble, par certains côtés, terriblement à la nôtre. Périodes-charnières de l'Histoire, périodes difficiles. Périodes fécondes pourtant, où l'on doit donner forme à toutes ses impatiences, où l'on doit faire la part d'un avenir qui s'annonce, mais dont on ignore à peu près tout...

Florent Trucquet